

Laurent Vivante

Le Voyage
de Tanguy

Cher journal, SALUT !

Voilà un exercice auquel je ne me suis jamais attelé : t'écrire !

Aujourd'hui, j'ai le sentiment qu'il est l'heure de pallier ce manque, d'autant plus que j'ai besoin d'évacuer un surplus de pensées et d'émotions. Je ne sais pas ce que je pourrai te confier ces prochains mois, alors sois indulgent avec mes réflexions, mes phrases, mes idées et accepte-les telles qu'elles s'échapperont de moi, de ma tête. Ça risque de partir dans tous les sens.

Hier soir, avec ma femme Sara, nous avons fêté vingt-trois ans de mariage. Il y avait longtemps que nous n'étions pas sortis, nous deux, seuls, sans Matthieu, notre fils. Nous en avons profité pour faire une virée sur le lac et manger sur un bateau de la société de navigation de Neuchâtel. Puis nous sommes allés voir, en avant-première, *Le Discours* de Laurent Titard, une comédie qui nous a bien amusés et émus jusqu'aux larmes. Il était temps de rire un bon coup, après tout ce que nous avons vécu avec cette maladie du Covid-19. Une belle merde ce virus.

Ensuite ?

Nous sommes rentrés. J'avais un large sourire sur mon visage et dans mon cœur. Sara a toujours cette étincelle dans les yeux, ce regard qui me traverse et qui me dit : toi, t'es mon homme ! Elle me l'a démontré sous la couette.

Puis, un rêve...

Un rêve interminable et détaillé s'est projeté dans mon cerveau, a empli tout mon encéphale. Impossible de m'en défaire. Je me suis débattu, mais il s'est installé, là, toute la nuit.

Un rêve puissant, d'une réalité saisissante, venu chambouler mon esprit, mon âme, ma nuitée : j'ai revu Jordana Bonnet. J'ai revu nos fêtes, nos sorties, nos délires avec Flore et Hugo. J'ai revu notre première rencontre et son regard qui m'a immédiatement jugé. Mal jugé. J'ai aussi revu nos sourires complices, parfois des mois plus tard. Et le soir où je l'ai ramenée chez elle, quelle chaleur dans l'habitable de ma voiture ! Je crois que j'aurais voulu que cela perdure, que cela prenne une tout autre tournure, pourtant il ne s'est rien passé. Juste des lèvres qui s'effleurent, les yeux fermés.

Il ne s'est jamais rien passé entre nous. Jamais rien. J'aurais voulu...

Puis, le rêve s'est propulsé dans le futur avec des rendez-vous chez elle, dans son cabinet, pour suivre une thérapie, une réflexologie. La texture du rêve était telle que j'en ai ressenti tous les effets : des endormissements, des gargouillis dans mon ventre, la légèreté dans mon âme et mon cœur. Je goûtais avec délectation chaque massage de mes pieds.

J'ai pu sentir la respiration et la fragrance de Jordana, et son étreinte onirique était à me couper le souffle. Aucune idylle n'a existé entre nous, alors pourquoi un songe me montre-t-il qu'il y aurait eu une inclination de l'un vers l'autre dans nos jeunes années ? Pourquoi ?

Une histoire inaccomplie ? Possible ?

Improbable !

À présent que je suis bien réveillé, j'ai du mal à retrouver mes esprits et des images du passé, alors que dans le rêve, cet autre espace-temps, tout était bien défini, tout était sans

équivoque. Son visage, quoiqu'un peu flou, le son de sa voix, quoique lointain, ses gestes d'une déconcertante tendresse, quoique légers comme une ombre, me mettent en émoi, encore maintenant. J'en transpire de bonheur.

Je ne sais pas ce que cela signifie, c'est une énigme, un mystère sur lequel je n'arrive pas à faire la lumière. Un mystère sans fondement, qui n'a rien de tangible. C'est peut-être pour cela que c'est un mystère.

Et mes visions du futur ? Une prémonition ?

Je ne comprends pas quel sens donner au long voyage chimérique que j'ai fait la nuit passée. Dois-je en savoir plus ? Dois-je la retrouver pour en parler ? Ai-je besoin de trouver ce qu'il en était de nos sentiments réciproques, il y a trente-cinq ans ? C'est loin, si loin, trop loin, peut-être. Trente-cinq ans c'est plus de la moitié de ma vie.

C'est absurde, ce retour en arrière est insensé, tout autant que mon rêve. Qu'ai-je à y gagner ? Gagne-t-on quelque chose à retrouver des bribes de son passé ?

Et j'ai peur. Très peur. Certains voyages ne méritent pas forcément d'être entrepris. Certaines découvertes ne méritent pas d'être mises au jour. Il y a des vérités qui ne méritent pas d'être révélées.

C'est comme si un énorme étron avait pris la place de mes neurones et de mes synapses.

Quoiqu'il en soit, merci de m'accompagner et de me soutenir, peu importe ma décision. Je sens, comme Phileas Fogg, que noircir tes pages me permettra de traverser diverses étapes de mon existence future. Elles dureront certainement plus de quatre-vingts jours.

Comme le disait Gandhi, *Notre vie est une longue et pénible quête de la vérité.*

Tanguy est assis à son bureau, chez lui, pensif.

Les deux index joints, il joue avec la pointe de son nez. Son regard atterrit sur le clavier, puis dérive sur le texte qu'il vient d'adresser à son journal. Il prend une bonne respiration, mais peut-être pas la bonne décision. Ses mains se disjoignent. L'une s'empare de la souris, l'autre se pose sur les touches du clavier. Adroitement, il fait glisser le pointeur à travers l'écran et clique sur l'icône du navigateur Internet.

Il se lance à la recherche de cette connaissance perdue de vue il y a plus de vingt ans.

Son casque sur les oreilles, il écoute *Hold On* de Sarah McLachlan. La chanson tourne en boucle depuis plus de trente minutes, à croire qu'il en a un besoin impérieux pour se motiver, ou pour se calmer.

*Hold on
Hold on to yourself
For this is gonna hurt like hell.
Hold on
Hold on to yourself.
You know that only time will tell.*

Il présume que sa recherche peut lui procurer des plaisirs hors du commun, tout comme une désillusion quasi mortifère.

Il le sait,
ça le préoccupe,
ça l'effraye,
ça l'excite.

*Am I in heaven here or
Am I in hell
At the crossroads I am standing.*

Il doit faire face aux cahots de son émotion. Il retire les mains de son clavier et s'affale sur son fauteuil, les bras glissant de chaque côté de son siège.

Il ferme les yeux.

Une chaleur apaisante prend possession de ses entrailles. Des images de son rêve s'impriment sur ses paupières. L'étreinte de Jordana est si vertigineuse, si réelle, qu'il peut sentir son parfum, encore une fois. Sa tête tourne, telle une toupie, tel un manège. Dans cette douce illusion, d'un ton malicieux et tendre, Jordana lui souffle :

*Tanguy, mon cher,
attrape-moi, si tu peux !*

Un challenge ? C'est donc ça ? Un défi venu tout droit de son passé ? Rien de mieux pour attiser l'envie de Tanguy. Il esquisse un sourire. Il est le capitaine Achab, elle est sa...

Il ouvre les yeux et les lève au ciel. Non, ce n'est pas une comparaison adéquate, cela ne lui rend pas justice, pense-t-il, Perceval et le Graal, c'est une meilleure métaphore ! Le Graal. Son Graal. Jordana devient son Graal. Mais pour le trouver, il va falloir le chercher, le Graal.

*Hold on
Hold on to yourself
For this is gonna hurt like hell.*

Au boulot !

Il fait craquer ses doigts. Ses mains s'approchent du clavier.

Seuls les cliquetis des touches résonnent encore dans le bureau. Tanguy sait qu'une simple recherche par des mots-clés

comme *Jordana* ou *Bonnet*, ou même les deux mots ensemble, ne suffira pas à la retrouver sur la toile. Aussi loin qu'il s'en souvienne, elle a toujours été d'un naturel réservé, donc elle n'a pas dû être souvent présente sur le Web, voire jamais.

Il s'acharne.

Les lettres s'affichent sur l'écran quasi sans discontinuer.

Il s'entête.

Tout chauffe, son clavier, ses doigts, son cerveau.

Il s'excite.

Il essaie diverses combinaisons de termes qui pourraient lui permettre de mettre la main sur un semblant de piste. Mais il ne trouve rien.

Il s'irrite.

Rien de rien !

Le néant dans toute sa splendeur, ou toute sa noirceur.

Ça le rend dingue. Il se lève, sort du bureau, fait les cent pas dans le corridor, le temps d'apaiser toute cette fureur. La chaleur de ce début de mois de juillet n'aide pas à refroidir les envies de Tanguy, bien au contraire.

Après une moue qui en dit long sur sa détermination, il change de PC et allume sa vieille bécane¹. Il s'habille d'un sweat et glisse la capuche sur sa tête afin de ressembler le plus possible à Benjamin dans le film *Who Am I : Kein System ist sicher*. Qui suis-je ? Aucun système n'est sûr.

Non, aucun !

¹ Mot familier pour définir un micro-ordinateur.

Il nettoie et ajuste ses lunettes. Le mode hacker est enclenché, avec tout ce que cela implique comme craintes et excitation. Son portable laisse la place à un tout vieux clavier, tellement usé que la moitié de ses touches sont effacées. Son front perle. Il y a des réflexes qu'il est bon d'avoir lorsqu'on veut visiter les parties les plus sombres d'Internet, comme l'utilisation d'un serveur qui permet le passage par un réseau sécurisé et un pare-feu² solide. Ce n'est pas la première fois et pourtant ce sont toujours les mêmes frissons qui le traversent, comme à chaque occasion. Les octets défilent dans son cerveau légèrement ramolli par l'âge. Ses doigts frappent chaque touche du clavier avec une dextérité étonnante. Les lignes de code s'inscrivent sur l'écran en affichant des caractères qu'un utilisateur peu chevronné ne comprendrait pas.

Une heure s'écoule.

Toujours rien !

Tanguy se jette en arrière dans son fauteuil. Il pousse un cri de rage, suivi d'un cri de désarroi. Et toute sa palette de gros mots y passe. Malgré ses vastes connaissances de ce monde digital, occulte et intimidant, il ne réussit pas à mettre la main sur Jordana.

Agacé ! Follement à cran !

Il baigne depuis près de quarante ans dans l'univers de l'informatique et il n'est pas capable de trouver, ne serait-ce qu'une mèche de cheveux de Jordana. Il va devoir se résoudre à utiliser une méthode moins numérique : la bonne vieille technique du détective privé qui pose des questions partout.

Quelle perte de temps ça va être ! Et par où commencer ?

² Est un système de sécurité de réseau informatique.

Après avoir éteint ses deux machines, il prend une feuille et de quoi écrire. Il griffonne quelques mots, un semblant de marche à suivre, une sorte de fil rouge. En majuscule, et en plein milieu, il note HUGO. Quatre lettres sur lesquelles son stylo passe et repasse plusieurs fois. Quatre lettres qui résonnent comme une des clés de l'énigme, mais certainement pas la seule.

Les journées sont longues en ce début du mois de juillet 2021. Tanguy chausse ses espadrilles et annonce à Sara qu'il va faire un tour dans les vignes, derrière Cressier. Il veut se changer les idées, tout seul. Pendant une petite heure. Il referme la porte derrière lui.

Cher journal, salut !

Ça ne fait pas encore une journée que je me suis lancé dans cette quête de la vérité, enfin, dans la quête de mon Graal, de Jordana, que je suis déjà stoppé, bloqué, coincé.

Durant des années, j'ai tout fait pour acquérir un maximum de connaissances dans mon domaine. Toutes ces heures passées derrière un écran... elles auraient dû m'aider à apporter quelques réponses, mais il n'en est rien. Ma recherche dans le monde digital est un authentique flop, un raté monumental, un fiasco sans nom.

Une belle merde ! Putain ! Tu comprends, journal, je suis dans la merde !

À quoi bon avoir étudié toutes ces méthodes, parfois risquées et peu reluisantes, si c'est pour n'aboutir à rien ? Même la partie la plus sombre de la toile ne m'a pas livré une miette de piste.

Jordana est digitalement introuvable.

Aujourd'hui, je n'ai percé aucun arcane. Aucune de mes tentatives n'a fourni ne serait-ce qu'une part de ce mystère. C'est comme si Jordana avait disparu de la surface de la planète. Est-ce possible de n'être référencé nulle part sur le Web ? Il semble que oui.

Je suis énervé et j'ai vraiment envie de tout envoyer bouler. Ça me bouffe les tripes. Et je ne sais pas où cela va me conduire. Même la petite marche dans les vignes n'y a rien changé.

Je suis profondément déçu et j'espère que ce sentiment de défaite et d'impuissance ne prendra pas le dessus.

J'enrage !

Il faut que je reste positif. Je me le dois ! Sinon, à quoi bon ?

Et tout ça pour un rêve. Avec un peu de chance, si je continue sur cette voie, je finirai par écrire ma propre *Traumdeutung*, en espérant que Sigmund ne m'en voudra pas trop.

Demain, je reprends le boulot, ça ira mieux, ça m'occupera la tête.

Tanguy se lève et quitte sa place de travail. Il traverse le vaste open-space à grandes enjambées, son portable à la main. Il salue les deux personnes qui ont bravé les recommandations édictées par la direction pour le travail en home office.

Après s'être tiré un café à la machine dans le réfectoire de l'étage, il se rend sur la petite terrasse. Il est midi. Les cloches de l'église en contrebas le confirment à coups de tintements qui résonnent au-dessus des immeubles de la ville. Tanguy fixe le clocher écarlate de manière soutenue. Mais pourquoi la basilique de Notre-Dame-de-l'Assomption a-t-elle été dénommée l'église rouge ? se demande-t-il, pourquoi est-elle rouge ?

Il pose son gobelet sur une table haute et débloque son portable. Il surfe. Il lit. L'église rouge de Neuchâtel est construite en pierres artificielles faites de ciment, chaux et graviers, le tout teinté de rouge. Il semble que la couleur ait été choisie pour ressembler au grès rhénan.

Intéressant.

Il quitte Internet. Repose son téléphone sur la table.

Il s'émerveille de la vue sur le lac de Neuchâtel et les Alpes que lui offre la petite terrasse.

Ses idées vagabondent. Elles sont tournées vers le rêve aberrant qu'il a fait la veille, vers Jordana, son odeur et son étreinte si chaleureuse. Il s'accoude sur la table et vient appuyer son front sur ses paumes. Il secoue la tête. Mais que signifie ce rêve ? s'interroge-t-il.

Il se relève, avale quelques lampées de café, repose son gobelet et reprend son portable. Il fait défiler les contacts jusqu'à celui d'Hugo. Au moment de lancer l'appel, une force intérieure irrésistible éloigne son doigt de la petite vitre tactile. Freiné, il referme l'étui de son téléphone qui finit dans la poche arrière de son jean.

Son regard balaye les cimes au loin. Il cligne des yeux pour supporter la clarté imposée par l'astre du jour. Les Alpes ? Elles sont belles en ce milieu d'été. Elles ont perdu de leur blancheur. Changement climatique oblige, elles ont fondu plus qu'à leur habitude, mais elles restent attrayantes, le tourisme estival se développera et l'hivernal s'effilochera. Tant mieux : Tanguy n'aime pas vraiment la neige et le froid, mais la montagne, oui.

Il finit son café. Son esprit, surexcité par la caféine à peine ingérée, bouillonne.

Après s'être débarrassé dûment de son gobelet en carton, il retourne à sa place. Il sort une boîte-repas et une fourchette de sa grande sacoche noire. Il récupère sa carte de timbrage. Nonchalamment, cette fois, il retransverse l'open-space en souhaitant un bon appétit aux deux collègues croisés auparavant.

Arrivé dans la petite cafétéria, il clique sur la soupape de sa boîte-repas, la dépose dans le micro-ondes et règle le temps de chauffe. Une minute devrait suffire. Perdu dans ses pensées, Tanguy regarde le plateau tournant à travers la vitre sécurisée de l'électroménager. Une sonnerie annonce que les soixante secondes sont passées. Il tire sèchement sur la poignée, prend sa boîte, laisse la porte ouverte pour la personne suivante avec qui il échange un bonjour et un bon appétit !

Il prend place à une table, ouvre sa boîte et plante diverses fois la fourchette à l'intérieur, mais les petits pois ne se laissent pas facilement attraper. Alors, il s'attaque aux morceaux de

viande qui n'ont pas les rondeurs nécessaires pour éviter les quatre dents pointues s'abattant sur eux. Tanguy déguste sa première bouchée nourricière, mais son esprit est clairement ailleurs, dans les profondeurs de son inconscient et de son ça. Il est persécuté par cette question : quelle est la signification de ce rêve ? Putain de rêve !

Obsédant. Enivrant.

Soudain, il bondit de sa chaise dont les pieds traînés sur le carrelage émettent un cri strident. Merde ! J'ai oublié de timbrer, constate-t-il.

Il se dirige vers la borne de timbrage et passe sa carte.

En revenant à table, son rêve continue de le hanter, tant et plus. Il a beaucoup de peine avec ce qui le bouscule, tout comme il a de la peine avec ce qui n'est pas tangible. Toute la journée, il manipule des zéros et des uns, alors, tout ce qui n'est pas indéniable a le don de le déstabiliser. Bouchée après bouchée, son esprit creuse pour trouver une solution qui lui permette de mieux comprendre cette illusion nocturne, débarquée de son passé. Rien dans sa vie actuelle ne laissait entendre qu'une fiction pareille puisse se produire. Encore moins s'agissant de Jordana. Jordana, son Graal et son fantôme tout à la fois.

En revoyant certaines scènes de son rêve, une image fait surface : un carton qui pourrait contenir des informations sur sa vie antérieure. À la mort de sa maman, il a effectivement récupéré un carton contenant diverses affaires. Il faut qu'il le retrouve. Ces affaires sont celles de sa vie de jeune homme, alors qu'il créchait encore chez sa mère. Dans sa jeunesse, Tanguy écrivait des poèmes pour évacuer ses sentiments, bons ou mauvais. Son cahier se trouve sûrement dans ce carton et il pourrait contenir des lignes dédiées à Jordana. Après tout, sa rêverie lui montre peut-être une piste à suivre. Ça doit être sérieux. Si son rêve lui a montré Jordana lisant un poème qui

lui était destiné, c'est que forcément c'est sérieux, du très sérieux.

— Alors Tanguy, tu te racontes des histoires à toi-même ? Tes confrères doivent beaucoup te manquer pour que tu te parles à toi-même, dit une de ses collègues en étouffant un rire moqueur.

— Salut Jordana... euh, pardon, Josiane, se reprend-il.

— Ah ouais, c'est bien plus grave que j'imaginai, ajoute-t-elle d'un ton inquiet.

— Désolé Jo, j'étais dans mes pensées.

— Si j'étais toi, j'irais me mettre au frais à la maison. La chaleur te monte à la tête, mon vieux. Et, parler tout seul, c'est un signe de sénilité.

— Tu n'as pas tout tort. Je crois bien que c'est ce que je vais faire. Merci du conseil. Bel après-midi.

— À toi aussi. Ciao.

Mais pourquoi se marre-t-elle ? Se parler à soi-même est une discussion comme une autre, selon la psychiatrie moderne. Alors, si ça me fait du bien à la tête..., marmonne-t-il.

La fourchette de Tanguy continue à poursuivre les petits pois. Il ne peut s'empêcher de croire qu'avec une cuillère, ce serait mieux.

Putain de p'tits pois !

Son repas terminé, il pousse un soupir de soulagement, à pleins poumons.

Putain d'chaleur !

Il referme sa boîte, se lève et rince ses outils au lavabo.

Putain de rêve !

À la vitesse d'une tortue de mer sur le sable, il rejoint sa place. L'envie n'y est plus. La chaleur et les idées qui traversent son esprit ne sont pas d'une grande motivation, bien au contraire. Ses yeux se posent sur l'écran, mais rien ne pousse ses mains à effectuer son travail routinier.

Non, rien. Rien de rien !

À chaque fois qu'il entame une lecture ou une validation d'accès pour un client, sa cervelle s'envole vers le carton, il doit bien être quelque part ce foutu carton. Et quel est son contenu ? Fatigué de réfléchir, il met son casque téléphonique sur la tête, fait défiler sur l'écran la liste de ses collègues et double-clique sur l'un d'eux. Après quelques sonneries, une personne décroche.

— Salut Tanguy, t'as un problème ?

— Non, chef, rien de particulier.

— Alors comment puis-je t'aider ?

— Pas besoin d'aide. Je voulais juste t'informer que je rentrais à la maison. Ici, il fait trop chaud pour bosser.

— Je t'avais dit de faire du home office, mais borné comme tu es...

— Il n'y a pas que la chaleur, j'ai besoin de me détendre un peu, ma tête explose.

— OK, passe un bel après-midi. On s'appelle demain. Bye.

— Merci Michel, à demain.

Tanguy repose son casque et entame la mise à l'arrêt de son ordinateur. Il contrôle que tout est bien rangé sur le bureau, car il aime arriver le matin et que tout y soit en ordre.

Méticuleux ?

Psychorigide !

Il remplit sa sacoche avec la boîte-repas, la fourchette et quelques papiers qu'il a pris soin d'imprimer. Il quitte sa place. Les deux collègues aperçus à midi ne sont pas encore rentrés de leur pause repas.

La borne de timbrage enregistre sa sortie.

Les portes du sas lui accordent non seulement la sortie du bureau, mais aussi l'entrée au parking souterrain. Il monte en voiture, après avoir jeté sa sacoche sur le siège arrière. La barrière du garage s'ouvre, il grimpe la rampe d'accès et se lance sur la route, la climatisation à fond.

* * *

Pris par toutes ses pensées, Tanguy parcourt, sans même s'en rendre compte, les trois cents mètres qui séparent le parking du village de sa maison. Il faut un bon coup de klaxon pour le sortir de sa torpeur. Même sur un passage piéton, on regarde si des voitures arrivent. Il fait signe au conducteur en guise d'excuse. Putain, j'ai vraiment frôlé la cata, cette fois, remarque-t-il.

Une fois à l'abri, dans son domicile, il pose ses affaires sur le fauteuil de son bureau et monte à l'étage pour se préparer un café bien serré. Il est quinze heures passées, de quelques minutes. Il a devant lui une bonne heure et demie avant que Sara ne rentre à la maison, nonante minutes pour retourner le galetas et retrouver le carton. Celui-ci n'attend que lui, il en est intimement convaincu.

Il finit sa tasse et va soulager sa vessie. En revenant du lieu d'aisances, il enfle des habits plus légers. Il se munit d'une lampe de poche qu'il prend dans un tiroir de la commode du salon, puis grimpe au deuxième.

Avec la perche, il déplie les escaliers escamotables. Il allume sa torche électrique et accède au galetas. Quel foutoir ici dedans, constate-t-il en regardant l'amoncellement d'emballages et de diverses autres affaires entassées depuis plus de vingt ans. Il commence à déplacer tout ce qu'il trouve. Il ouvre et referme des cartons, petits ou grands, avec une logique bien à lui. Il ne veut pas risquer de rater l'ouverture de la bonne boîte.

Maniaque !

Sa détermination montre clairement qu'il n'a peur ni du mythe de Pandore, ni de tomber de Charybde en Scylla³.

Tous les objets situés dans la pièce y passent. Il découvre de tout, mais rien qui puisse le guider dans sa chasse aux souvenirs lointains. Pas de carton ! Enfin si, une vingtaine, mais pas celui sur lequel il aimerait mettre la main. Il s'énerve, parle fort, jure. Ayant perdu le peu de patience que la chaleur lui avait laissé, il se redresse d'un coup et se prend la poutre sommitale du toit sur le crâne. Une pluie de blasphèmes s'abat sur le pauvre morceau de bois, qui, en une centaine d'années à soutenir ce toit, a dû voir bien d'autres des têtes s'écraser sur lui.

Tanguy, un peu calmé, abandonne le galetas, replie les escaliers escamotables, puis les remet en place. Il éteint sa lampe.

Harassé ! Esquinté ! Elle devait être là, cette boîte, nom de...

Dans son rêve, le carton était dans le galetas, facile à trouver. Mais il n'en est rien. Il redescend au premier étage, s'affale sur le canapé et allume la télé. Il se frotte le crâne.

³ Expression héritée d'Homère et qui signifie « aller de mal en pis ».

Épuisé ! Vanné ! Endolori.

Putain d'poutre !

Le petit écran diffuse une émission sur une personnalité italienne. Tanguy, qui écoute d'une seule oreille, comprend que Raffaella Pelloni, actrice et chanteuse italienne, est décédée.

Attristé ! Encore plus meurtri.

Déjà que son moral frôle le plancher, cette nouvelle le fait plonger sous le niveau acceptable de l'émotion.

*E se si attacca col sentimento
Portalo in fondo ad un cielo blu
Le sue paure di quel momento
Le fai scoppiare soltanto tu*

Alors que la RAI continue de passer les divers succès internationaux de celle qui était surnommée *La Carrà*, Tanguy s'endort.

* * *

Tanguy, mon cher,

Je suis heureuse que tu aies pris la décision de faire de moi ton Graal. Cela faisait longtemps que j'attendais ce moment.

Dans ton rêve, tu m'as vue comme une jeune femme hautaine et détestable, pourtant je n'ai jamais jeté sur toi un regard méchant. C'était simplement de la méconnaissance et une grande timidité.

Et ce n'est pas dans une discothèque que nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Nous avons fait connaissance lors d'une soirée chez Hugo, car

j'étais sa petite amie à l'époque. C'est lui qui nous a présentés. Il t'a présenté Flore lors de cette même noce.

Et au cours de nos diverses sorties, nous avons discuté, parfois longuement échangé. Une fois que les barrières de ton introversion, de ta profonde timidité sont tombées, j'ai été surprise par le Tanguy qui savait me charmer par ses mots et ses phrases. Et aussi par tes attitudes calmes et douces.

Non, je ne t'ai jamais regardé de manière dédaigneuse. Curieuse, peut-être, mais pas hautaine ou arrogante. Enlève-toi cela de ta tête, cela ne reflète pas ce que je ressentais.

Continue de rêver, j'ai tant de choses à te dire.

* * *

Tanguy se réveille au claquement d'une portière. Il sort péniblement de son assoupissement et s'assied sur le divan. À la vitesse d'un aï endormi, et toujours la tête bien meurtrie, il se rend à la fenêtre et tire le rideau pour voir ce qui se passe dans la rue. Sara est rentrée. Augmentant progressivement la vitesse de son pas, il descend les escaliers, traverse le couloir de l'entrée, ouvre la porte de la maison.

Il salue Sara d'un baiser. Rapide, le baiser. Sara n'aime pas les marques d'affection affichées en public. Doisneau⁴ n'aurait jamais réussi un magnifique cliché avec ces deux-là.

⁴ Robert Doisneau, photographe français qui a réalisé un cliché mondialement connu sous le nom de « Baiser de l'Hôtel de ville ».

Le coffre est plein de six packs d'eau. Il n'y a pas que lui qui aime ce breuvage simple et vivifiant. La seule différence est que Sara le préfère avec des bulles, ce que Tanguy ne peut pas se permettre à cause de son opération à l'estomac. À chacun sa flotte !

Les bouteilles sont entreposées à la cave.

Tanguy jette un œil rapide au contenu des cabas avant de les transporter à l'étage et de les répartir tantôt dans le frigo, tantôt dans l'armoire à provisions.

Une fois les courses bien rangées, ils se posent sur un divan et se racontent leur journée.

— J'ai terminé vers quatorze heures trente, commence Tanguy.

— Ah bon, ce n'est pas habituel. Que s'est-il passé ?

— J'ai une marotte de mon vécu qui m'obsède et j'ai voulu trouver le moyen d'y répondre grâce à un carton que j'avais récupéré chez ma mère. Mais je n'ai pas pu lui mettre la main dessus.

— Quel carton ? demande Sara, curieuse.

— Celui où j'ai mis toutes mes vieilles affaires, comme mon cahier de poèmes.

— Oui, je vois de quoi tu parles.

— J'ai cherché au galetas, mais il n'y est pas.

— Normal !

— Normal ? demande Tanguy interloqué.

— Ce carton est à la cave. Ça fait six ans qu'il attend que tu fasses un peu d'ordre dedans.

— Ouais, c'est vrai. J'avais oublié. Le temps passe vraiment vite.

— Ben voilà, c'est la bonne occasion pour faire de l'ordre, chéri.

Tanguy la remercie et quitte le divan. En se dirigeant vers la cuisine, il demande à Sara si elle désire un thé. Saugé et gingembre, s'il te plaît, répond-elle. Après quelques minutes, il pose un mug sur la table basse du salon, puis il réveille Sara qui s'était assoupie. Elle le remercie d'un joli sourire et d'un baiser langoureux.

Pour une fois, Tanguy ne se laisse pas aller aux envies de Sara. Alors, sa tasse fumante en main, il descend au rez-de-chaussée et la pose sur son bureau. Ensuite, il va à la cave et en revient avec la boîte tant convoitée. Son regard en dit long sur l'espoir qu'il nourrit de trouver des réponses entre les six parois cartonnées qu'il tient à bout de bras.

Il s'accroupit face au précieux sésame. Il ouvre le couvercle et le pose à terre. Il inspire profondément et commence ses fouilles. Il est à la recherche de son passé, c'est important. Essentiel même. Avec la minutie d'un archéologue qui prospecte une parcelle de terrain en tentant de mettre à jour des vestiges enfouis depuis des millénaires, il farfouille. Émergent des photos de famille, des documents de sa mère, des diplômes, des carnets de notes relatifs à ses années d'école, des dessins et des bibelots de toutes sortes. Tiens, voilà les lettres de Flore, annonce-t-il, en les tenant soigneusement dans les mains. Les timbres sur les enveloppes indiquent les USA et l'Autriche comme provenance. Flore avait passé une année dans une famille américaine comme fille au pair pour y perfectionner son anglais. Pour garder un lien avec ses racines, elle avait choisi de communiquer avec Tanguy, d'où la dizaine de lettres qu'il tient dans ses mains.

En revanche, son cahier de poèmes n'y est pas. Déçu, très déçu. Ces poèmes sont quelque part, il ne peut pas les avoir jetés. Ils représentent tellement dans sa vie qu'ils sont

forcément quelque part dans la maison. On ne jette pas une partie de sa vie même si elle n'a pas été extrêmement heureuse.

Peiné.

Il remet dans le carton les quelques affaires qu'il a éparpillées un peu partout autour de lui. Il se lève péniblement de sa position en tailleur. Ses articulations de cinquante-sept ans se sont fortement enraidies.

Putain d'vieillesse !

Il referme la boîte qui reprend le chemin de la cave. Malgré l'insistance de Sara, il triera son contenu une autre fois. Rien ne presse. Le Graal avant tout, toujours le Graal d'abord.

En revenant dans son bureau, il s'assied dans son fauteuil et déguste son thé déjà tiédi. Maintenant que le carton a révélé le seul secret qui pouvait rendre service à sa quête, ses pensées se tournent vers son carnet de poésies. En cherchant dans les sous-sols de sa mémoire, il se souvient qu'il y a écrit un poème pour le Noël 2017. Le carnet est donc là, quelque part au milieu de tout son boxon administratif. Mais où ? Où se cache-t-il ? Dans quelle étagère, dans quel tiroir s'est-il perdu ? Où, où, où...

— Tanguy ! Il est dix-neuf heures. Le repas est prêt. Viens manger, maintenant !

— Oui, oui, j'arrive, Sara, j'arrive.

Il finit son thé et l'amertume qui se trouvait dans son mug finit par rejoindre son âme. Il monte à l'étage où l'attend son assiette. Sara voit bien que son homme n'y est pas, lui, dans son assiette. Elle le questionne pour comprendre ce qui se passe. Il n'est pas très enclin à vouloir parler de son rêve et de sa recherche. Il ne sait pas quelle pourrait être la réaction de Sara. Il n'en a pas peur, mais il ne voudrait pas la blesser avec

une histoire qui date d'avant leur rencontre. Il ne veut pas réveiller sa jalousie.

Il y va à pas feutrés.

— J'ai fait un drôle de rêve samedi dans la nuit et ça me perturbe.

— Jordana ? demande-t-elle.

Tanguy tombe des nues.

— Oui, mais comment... qu'est-ce qui... comment, comment tu sais ça toi ?

— Tu parlais dans ton sommeil et tu étais tellement agité que ça m'a réveillée. Et puis, tu as hurlé son prénom, alors, pas compliqué de comprendre à quoi, enfin, à qui tu rêvais.

La main un peu prise dans le sac, il raconte son rêve avec quelques détails et surtout avec la question qui le travaille depuis deux jours : qu'est-ce que signifie tout cela ? Il aimerait retrouver Jordana pour en discuter avec elle.

Sara, très mécontente, montre des signes d'agacement. Il est très étonné de voir qu'un rêve peut à ce point la contrarier. Quel peut bien être le problème avec Jordana ?

Elle prend son temps avant de répondre à la question. Puis, en pesant ses mots, elle rafraîchit la mémoire de Tanguy. Le soir de leurs noces, alors qu'ils étaient mariés depuis à peine cinq heures, Jordana essayait déjà de le détourner de sa femme. Elle n'arrêtait pas de faire des allusions sur les mariages qui ne tiennent pas, sur les amants, sur sa volonté de vivre des amours libres. Et elle a même tenté de danser avec lui leur première danse.

Sara inspire profondément. Oui, elle ne l'appréciait pas et ne l'apprécie toujours pas, ne l'appréciera jamais. Et oui, cela la contrarie qu'il puisse rêver d'elle. Et en plus de ça, il

aimerait la retrouver. Comment veut-il que cela convienne à Sara ?

Tanguy tente tant bien que mal de la convaincre qu'il cherche seulement à connaître des éléments de son passé et que, retrouver Jordana, pourrait raviver quelques souvenirs.

Plus il avance dans ses explications, plus Sara se braque. Son regard noir montre clairement sa contrariété.

— Oh, et puis fais comme tu veux, à la fin. Tu m'énerves, Tanguy, tu me tapes sur les nerfs ! Démerde-toi avec ta Jordana ! Va la retrouver et amuse-toi bien avec !

— Après bientôt vingt-cinq ans de vie commune, même si tu as le droit de t'énervé, je pense que tu pourrais aussi me faire un peu plus confiance, non ?

Sara ne répond pas et secoue la tête.

— Je veux juste effacer une ombre du tableau, continue Tanguy. Le fait de ne pas savoir, ça me mine et ça pourrait s'avérer plus nocif pour notre couple que ma recherche, même s'il s'agit de Jordana.

— Je t'ai déjà répondu, Tanguy. Fais comme ça te chante ! Et arrête de me casser les pieds avec cette bonne femme !

Le reste du repas se passe sans un mot, sans un commentaire, sans un regard. Tanguy se lève, rince son assiette, ses couverts et dépose le tout dans le lave-vaisselle.

— Il est où Matthieu ?

— Chez Deb ! tonne Sara.

Vu l'état d'exaspération dans lequel elle se trouve, Tanguy la laisse mijoter dans son jus et rejoint son bureau sans insister ni demander son reste.

Assis dans son fauteuil, les pieds sur le bureau, les images défilent dans sa tête. Ce sont tous les endroits où il aurait pu

planquer son cahier de poèmes. Et comme si la lumière avait enfin décidé d'éclairer sa lanterne, il revoit son cahier sur l'étagère d'une armoire, celle juste derrière lui. Il se lève d'un bond, à croire que la chaise lui brûle les fesses. Il ouvre l'armoire, bouscule quelques classeurs et documents. Une pochette bleue lui glisse dans les mains, risquant de faire tomber tout son contenu. Il l'attrape au vol. Fier. Les voilà, mes proses !

Il se rassoit. Il sort un paquet de feuilles de la pochette. Tout est mélangé. Rien n'est classé.

Exaspérant. Quel désordre là-dedans ! pense-t-il.

Il y a tout de même des dates et des acronymes. Il feuillette attentivement. En se basant sur les dates, il met les feuilles dans l'ordre. Après une bonne demi-heure de ballet avec tous ces papelards, il pose le tout sur ses cuisses. À l'aide de quelques post-its, il a réussi à classer ses écrits par périodes. Voyons maintenant où se cache Jordana Bonnet !

Son premier intérêt se porte sur les poèmes notés JB. Il en prend un et se lance dans le déchiffrement de son exécration d'écriture de jeune homme. Il a l'impression d'être le nouveau Champollion confronté à un nouveau genre de hiéroglyphes.

Il trouve enfin un texte plus fluide et le parcourt en chuchotant.

Titre... *Everest*

Si proche et si lointaine,

Je la touche qu'en rêve.

Si émotive et si distante,

Je la caresse des yeux.

Je suis un lâche, je n'oserai jamais

Lui avouer ce qui brûle mon âme.

*Elle correspond à ce que j'attends
D'un amour vrai et profond, à l'excès.*

*Appréciable asperge que je peux regarder
Droit dans les yeux, mon égale,
Juste faite pour moi.*

*Auguste port de tête, que d'aucuns
Qualifierait d'arrogant, hautain.*

*Mais sa toison crépuscule souligne
Sa figure de lignes et reflets tendres.*

*Ses œillades sont des invitations à
Chaque battement ; et je me noie
Dans ses mirettes chocolat, noires.*

*À chaque accolade, joue à joue, je sens
Combien elle peut être inatteignable.*

*Je fais un effort, tous les pitons sont posés,
Mousquetons et crampons parés, mais je
Suis en apnée, j'étouffe, je m'asphyxie.*

Elle est mon Everest. Inaccessible.

Une émotion monte. C'est bien ce que je ressentais, inatteignable, inaccessible, s'avoue-t-il.

Il sait maintenant que plusieurs parties de son rêve ont une connexion claire avec son passé. D'une part, les poèmes qui attestent de son intérêt pour Jordana et, d'autre part, les lettres qu'il a échangées avec Flore. Mais quelle est la signification de toute cette rêvasserie ? Encore et toujours cette même question. Mais il ne se lasse pas de se la poser. Douce obsession.

Il prend la feuille qu'il a griffonnée, il y a quelques jours.

HUGO, c'est lui la clé.

Comme les infections dues au Covid-19 ont drastiquement diminué, aussi dans le Sud-Est asiatique, les portes de la Thaïlande se sont rouvertes durant l'été. Ainsi, Hugo a pu rejoindre sa petite amie. Il va y rester jusqu'à la fin du mois de juillet.

En attendant de pouvoir le contacter, Tanguy réserve quelques jours de vacances pour sa famille. Cela fera du bien à tous, car la pandémie a laissé des traces dans les esprits et les cœurs, et encore plus dans les certitudes. Les gens sont fatigués et ont besoin de retrouver un semblant de vie normale. Et surtout de recharger les batteries en prévision de futures et possibles vagues que les épidémiologistes annoncent déjà à grands cris.

Il éteint son ordinateur. Son regard balaye une étagère du bureau et finit sur « Les essais » de Montaigne. Cette image du philosophe chauve et à grande moustache l'emmène vers une phrase apprise alors qu'il fréquentait le lycée : *Rien ne fixe autant un souvenir que le désir de l'oublier.*

Il range la pochette à poèmes dans un tiroir,
se lève,
prend sa tasse,
éteint la lumière,
sort du bureau
et monte les escaliers pour rejoindre Sara, en espérant qu'elle se soit calmée un tantinet, sinon il utilisera l'argument vacances.

Non, rien ne fixe un souvenir autant que le désir de l'oublier, se convainc-t-il.